

Les âmes bancales

Constance Havard

Number 56, Spring 1993

L'offrande des vivants

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15018ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Havard, C. (1993). Les âmes bancales. *Moebius*, (56), 25–27.

LES ÂMES BANCALES

Constance Havard

Ce serait une histoire banale. Découpée dans le tissu des petites misères humaines, perdue dans l'écho des pas qui scandent le quotidien. Une histoire de semelles qui usent toujours les mêmes trottoirs et qui se retrouvent sur les mêmes tapis des mêmes salons, devant une télé qui crache des histoires un peu moins banales, vraies ou non.

Oh, il y aurait tout de même quelques changements de décor. Victoriaville, Trois-Rivières, Montréal. Ou l'inverse, peu importe. Un itinéraire qui boude les splendeurs de Paris, les nuits de Bangkok ou la jungle amazonienne, qui se bute aux centres commerciaux de province et autres Van Houtte d'après-cinéma. Une vie qui s'élève toutefois au-dessus de la mythologie prolétarienne du «truck stop» et des boîtes à lunch d'usine. Un cran au-dessus. Quand même.

On y chercherait en vain les drames déchirants et les passions dévorantes. La vaisselle n'irait jamais s'écraser contre les murs, à peine hausserait-on le ton dans les discussions les plus animées. Les sentiments s'habilleraient de beige; jamais aussi tranchants que le blanc ou le noir, jamais aussi vifs que le rouge. Oui, ils seraient couleur beige, indéfinis et contenus. L'amour ne s'épellerait pas, ou alors si maladroitement que l'on préférerait en confier le soin à Hallmark, Francis Cabrel ou mieux encore, à une quelconque Whitney Houston. Car il est beaucoup plus facile de se camoufler derrière une langue étrangère pour parler de ces choses-là.

On rirait souvent, surtout pendant les soupers du samedi soir, autour d'un vin bon marché mais néanmoins efficace. Et puis on s'écraserait dans les fauteuils, repus, engourdis, secoués de temps à autre par une blague d'un goût douteux. Au milieu de la nuit, les corps s'enfonceraient dans les matelas, aussi immobiles qu'une pierre au fond d'un lac.

Et pourtant, vous devez entendre sourdre les cris, quelque part entre la voix de Bernard Derome et les silences du petit déjeuner. Vous devez la sentir cette détresse évanescence, diffuse. Ce malaise, CE MALAISE.

Il pourrait même y être question de mariage et de famille. Hétérosexualité, 5 pièces et demie chauffé, eau chaude et Toyota Corolla viendraient compléter ce tableau on ne peut plus normal. (Quatre pneus d'hiver pour la Toyota, il faut être prudent sur les routes enneigées.) Les enfants seraient accueillis avec joie, surtout par les grands-parents, on consulterait le *Protégez-vous* de Noël pour acheter les jouets les plus éducatifs, les plus durables, les moins salissants, les moins militaires, etc. On s'assurerait d'un voisinage paisible et de la proximité d'une ethnie ou deux (comme dans «Passe-Partout»).

Si vous préférez, il pourrait s'agir d'une carrière si bien établie qu'elle ménagerait peu de place aux préoccupations familiales. À défaut de rencontres de parents, pratiques de hockey et spectacles du Club des 100 watts, ami(e)s et cours du soir noirciraient l'agenda de sorties au cinéma ou au restaurant, d'espagnol et de yoga. Dans ce cas, changez la Corolla pour une Tercel et rapetissez l'espace vital (3 pièces et demie). Certains matins, des brosses à dents étrangères témoigneraient d'amours épisodiques. Il faut bien que le corps exulte, dirait Brel.

Mais vous devez anticiper la découverte de ce journal intime, de cette lettre ultime. Vous voyez bien que l'écriture régresse, que son inclinaison vers la gauche est de plus en plus prononcée. Vous ne pouvez ignorer les moments d'absence, elle qui n'était jamais lunatique. Vous devez poser des questions.

Toute cette histoire pourrait se dérouler sur une très courte période de temps ou alors s'étirer paresseusement sur 40, 50 ou 60 ans. La vitesse importe peu. Seule varie

l'accentuation de la courbe puisqu'elle mène invariablement au même point, à cet espace vertigineux où vacillent les sensibilités, où toutes les certitudes perdent pied. Que la traversée soit lente ou rapide, nul ne la soupçonne, nul ne veut la pressentir. Sous les dehors fardés d'un quotidien commun et trompeur, personne ne s'aperçoit que le bateau poursuit une régulière et inexorable dérive. Mouvement à peine marqué, à peine perceptible sans l'aide des instruments de bord. Et tous s'étonneront qu'il échoue un bon matin sur la rive opposée sans qu'une formidable tempête l'y ait poussé.

Il y a des âmes bancales que rien ne peut remettre de niveau, des planchers sur lesquels tout glisse vers le même mur et s'accumule comme de la vieille poussière dans un coin. Vous n'y pouvez rien et pourtant vous devez réagir. Pour vous. Pour vous sauver.